

suasion ma foi s'affermir de plus en plus. Plusieurs circonstances qui m'arrivèrent pendant un voyage en Égypte et en Asie Mineure servirent à fortifier cette foi naissante. Entre autres, je fis un rêve assez remarquable pendant mon séjour en Palestine ; et, puisque nous sommes maintenant à l'heure de la sieste, je vais vous le raconter avant notre séparation. Peut-être serez-vous endormis avant la fin !...

C'est alors que l'Inconnu nous fit le singulier récit qu'on va lire :

— Je me promenais ; nous dit-il, sur ce rivage désert, où sont situées les ruines de Ptolémaïs, un des plus anciens ports de la Judée. C'était le soir : le soleil descendait dans son lit ondoyant de la mer. Je m'assis sur une roche, plongé dans des pensées mélancoliques sur les destinées d'un endroit jadis si fameux dans l'histoire humaine. La Méditerranée, calme et toute illuminée par le rayonnement du couchant, était le seul objet déployé devant moi. Ces vagues, me disais-je, ont porté les navires du roi puissant de Jérusalem, chargés de leurs cargaisons de richesses orientales, pour embellir et honorer le sanctuaire. Il n'y reste plus aujourd'hui aucune trace de la puissance ni du commerce antiques : quelques

pierres rouges et des briques brisées marquent seules ce qui, dans le passé, fut un port florissant et considérable ; et je ne vois ici qu'une citadelle élevée par les Sarrasins et occupée actuellement par des soldats turcs.

Non loin de moi, un vieux janissaire que j'avais pris pour guide et mon domestique étaient occupés à faire divers préparatifs dans ma tente. Seul avec mes pensées, je continuai ces rêveries qui devaient se terminer par le sommeil. Et j'eus le songe suivant que je pris alors pour une réalité, n'ayant pas conscience d'être tout à fait endormi.

Je vis un homme qui s'avancait vers moi, et que tout d'abord je pris pour mon janissaire ; mais il s'approcha de plus près, et je lui trouvai un tout autre visage. C'était un grand vieillard d'un âge extraordinairement avancé, à la barbe longue et blanche comme la neige. Sa figure était d'un teint basané, mais plus pâle que celle d'un Arabe ; ses traits sévères et irréguliers, et sa physiologie brutale. De taille, il était gigantesque ; mais ses bras étaient décharnés, et sur la joue gauche on apercevait une grande cicatrice qui semblait lui avoir causé la perte d'un œil. Il portait un turban noir et des vêtements larges et flottants

également noirs; à sa ceinture était suspendue une chaîne dont le cliquetis se faisait entendre à chacun de ses mouvements. L'idée me vint que c'était un de ces santons ou fous sacrés si communs dans l'Orient, et j'eus soin de me reculer aussitôt qu'il fit mine de s'approcher de moi.

« Ne fuis pas, ô voyageur, me dit-il; ne crains rien. Je ne veux te faire aucun mal. Attends et écoute mon histoire, elle pourra t'être utile. »

Il parla arabe; et quoique ce fut en un dialecte très-singulier et tout nouveau pour moi, cependant je compris chaque mot.

« Tu vois devant toi un homme élevé dans le christianisme, dit-il sur un ton sévère, qui renonça au culte du Dieu suprême pour les superstitions des païens...

« Je me fis apostat au temps de l'empereur Julien, et je fus occupé par ce souverain à surveiller la reconstruction du temple de Jérusalem, par laquelle on voulait donner un démenti aux prophètes, et par conséquent anéantir la religion sacrée...

« Tu connais déjà par l'histoire le résultat de cette tentative. Presque tous ceux qui travaillaient furent exterminés par un ouragan effroyable ! Moi, — fit-il en levant son bras décharné, et pas-

sant sa main sur son front défiguré, — je fus foudroyé par le feu du ciel...

« Mais une sentence implacable m'ordonna de continuer de vivre pour expier mon crime dans la chair. Ma vie s'est passée dans des pénitences constantes et sévères, et dans cette particulière douleur d'âme produite par le remords d'un crime irréparable. Cette vie déplorable devait se continuer aussi longtemps qu'il resterait ici une trace du temple de Jupiter, où j'ai abandonné la foi...

« J'ai traîné la vie à travers quinze lents siècles, mais j'espère en la miséricorde de la Toute-Puissance. Mes épreuves sont terminées. Je foule maintenant à mes pieds la poussière du temple païen. C'est toi qui viens de jeter le dernier de ses fragments par-dessus la falaise. Mon temps est venu : c'est l'heure marquée où je dois disparaître de la terre. »

En achevant ce singulier discours, le vieillard s'éloigna vers la mer; de la pointe du rocher il s'élança dans les flots, et disparut.

Je n'entendis aucune lutte; je ne vis que les eaux limpides, si ce n'est une faible lueur qui s'éleva de l'onde au point où il s'était englouti. Je fus alors éveillé par mon domestique et mon janis-

saire qui me secouaient le bras, et s'écriaient qu'ils avaient été effrayés en me trouvant anéanti dans un sommeil extraordinairement profond. Je tournai mes regards vers la mer : la même lueur y était encore, et il me sembla continuer de voir l'endroit secret de la vague où était disparu le vieillard. La vision m'avait si fortement impressionné, que je leur demandai s'ils n'avaient vu personne se jeter dans la mer, et s'ils n'avaient pas entendu un interlocuteur parler avec moi. Vous le pensez d'avance, leur réponse fut négative.

Ce songe me causa une étrange surprise.

En passant par Jérusalem, et en suivant le littoral de la mer morte, j'avais été extrêmement frappé par l'état actuel de la Judée et par la conformité du sort de la nation juive avec les prédictions du Christ. De plus, je faisais alors la lecture de l'éloge de Julien par Gibbon, et j'avais suivi avec curiosité les efforts surprenants essayés par cet empereur pour reconstruire le temple. Dans ces circonstances et dans un tel endroit, un rêve pareil n'avait sans doute rien qui dût fort m'étonner ; cependant, il y avait quelque chose de si vivant dans cette apparition, et l'image du sujet était tellement singulière, si étrange, que ce songe agit longtemps sur mon imagination, de

sorte que chaque fois qu'il me revenait à l'esprit, je sentais ma foi fortifiée.

— Je crois, fit Onuphrio, que toutes les histoires de revenants et des apparitions surnaturelles se basent sur des rêves du même genre. C'est une représentation idéale d'événements ayant rapport à la situation locale dans laquelle la personne se trouve au moment ; le tableau imaginaire présenté pendant le sommeil coïncide plus ou moins avec la réalité.

— Je suis entièrement de votre avis quant aux rêves en général, répliqua l'Inconnu. Cependant, il y a des circonstances où l'âme paraît alors douée d'une plus grande clairvoyance et agir dans un monde d'idées distinct du monde ordinaire. Il est bien certain que dans le cas dont je viens de vous faire le récit, si je n'avais pas eu mon domestique avec moi, et si mon rêve avait été un peu plus vraisemblable, il m'eût été très-difficile de me persuader que je n'avais pas été réellement visité par une apparition.

La conversation s'étant engagée sur les rêves, je lui rappelai le songe de Brutus, et je fis la remarque que son génie lui était apparu dans sa tente. Si le héros eût rêvé que ce génie lui apparaissait à Rome, il n'eût plus eu de doute sur la réalité de l'apparition.

Je citai la vision du même genre que, si l'on en croit Plutarque, Dion eut avant sa mort, et dans laquelle il vit une femme gigantesque : une des Parques lui apparaissant tandis qu'il se reposait sous le portique de son palais. Je fis également allusion à ma vision de l'ange gardien de ma convalescence, qui me sembla rester si longtemps avec moi au chevet de mon lit.

— Évidemment, ce sont là autant d'illusions, dit à son tour Ambrosio, et je partage le scepticisme d'Onuphrio. Je me rappelle avoir rêvé une nuit que ma porte était forcée, qu'il y avait des voleurs dans ma chambre, et que l'un d'entre eux mettait actuellement sa main devant ma bouche pour savoir si j'étais véritablement endormi. En ce moment je me réveillai, et je fus quelques minutes avant de pouvoir me rendre compte que je n'avais fait que rêver. Je sentis le poids des couvertures sur mes lèvres, et encore dans la crainte d'être assassiné, je continuai de tenir mes yeux soigneusement fermés et de respirer le plus doucement possible ; quoique je n'entendisse aucun mouvement, ce fut néanmoins avec un certain sentiment de frayeur que je me risquai, au bout de quelque temps, à ouvrir les yeux ; et, lors même que j'eus constaté qu'il n'y avait absolument

rien, je ne fus pas encore entièrement convaincu, jusqu'à ce que je me fus levé pour m'assurer que la porte de ma chambre était toujours fermée à clef.

— Je suis le seul de notre petite société qui ne puisse raconter quelque rêve singulier de la même nature, dit Onuphrio d'un air légèrement moqueur. C'est sans doute à cause de mon esprit lourd et peu imaginaire. Je suppose qu'une tendance générale à la rêverie est le symptôme d'un tempérament poétique. Si j'étais doué d'une grande faculté d'enthousiasme, sans doute aurai-je été doué également d'un plus fervent instinct religieux. Enfin, pour en revenir à l'idée de Philaléthès sur l'hérédité des caractères, j'ajouterai que probablement mes ancêtres n'ont pas été bien profonds dans leur foi, ni bien mystiques.

— Vous n'avez pas le droit de nier les choses que vous n'avez pas ressenties, lui répondis-je, et cela d'autant moins que la science n'a pas encore porté son attention spéciale sur cet ordre de phénomènes. Le cerveau fonctionne pendant le sommeil. L'âme se trouve, en ces heures solitaires, dans un état certainement différent de l'état de veille. Le jour viendra où l'on étudiera ces faits encore fugitifs, et où l'on appliquera cette étude

à la connaissance de l'homme. Ce sujet étant suffisamment discuté entre nous aujourd'hui, en raison du manque de documents nécessaires pour terminer, je me permettrai d'adresser maintenant à notre hôte inconnu une question qui, j'espère, ne lui paraîtra pas indiscrete. Onuphrio, comme moi, nous serions curieux de savoir s'il est catholique (ultramontain ou libéral), ou d'une communion réformée.

— Je suis membre de l'Église universelle du *christianisme*, répondit l'Inconnu. Le chapelet que vous me voyez au cou est un souvenir de sympathie et de respect pour un homme illustre. Si vous le désirez, je vous raconterai en deux mots l'histoire de ma rencontre avec ce personnage. Les circonstances qui s'y rattachent auront d'ailleurs un certain intérêt pour vous.

Au temps de Napoléon I^{er}, ajouta-t-il, grâce au privilège particulier accordé aux savants, je passai par la France en venant en Italie¹. J'étais précisé-

1. Il s'agit de Sir Humphry Davy lui-même, qui avait obtenu de Napoléon la permission spéciale de traverser la France pendant le blocus continental. Il désirait depuis longtemps visiter le continent. Ce désir fut réalisé vers le milieu d'octobre 1813, où il s'embarqua à Plymouth, en compagnie de sa femme et du jeune Faraday, son prépa-

ment de retour de la Terre sainte, et j'avais en ma possession deux ou trois de ces chapelets qui se vendent à Jérusalem aux pèlerins comme ayant été suspendus dans le saint sépulcre. Pie VII était alors emprisonné à Fontainebleau. Par une faveur spéciale, et en considération de mon voyage dans la Terre sainte, j'obtins la permission d'une entrevue avec le vénérable et illustre pontife. J'apportai avec moi un de mes chapelets. Le saint-père me reçut avec une grande bonté ; je lui offris mes

rateur et secrétaire. « Nous allons faire, écrivait-il à sa mère, un voyage scientifique qui, je l'espère, nous sera agréable à nous et utile au monde. Nous traverserons rapidement la France pour nous rendre en Italie ; de là nous passerons en Sicile, et nous reviendrons par l'Allemagne. Nous avons l'assurance des gouvernements de ces pays qu'on nous accordera partout aide et protection. Nous resterons probablement un ou deux ans absents. » Vers la fin de décembre 1813, le savant chimiste quitta Paris pour continuer son voyage. Passant par Fontainebleau, il visita le palais où quelques mois plus tard l'empereur Napoléon I^{er} devait abdiquer. Il admira la beauté de la forêt sur laquelle s'étendait le linceul de l'hiver. L'aspect de ces chênes séculaires, couverts de glaçons et étincelants, lui inspira un morceau de poésie, dont quelques fragments nous ont été transmis par le savant auteur de *l'Histoire de la Chimie* :

« La nature repose dans le silence du sommeil ; les arbres ne se parent d'aucune verdure ; aucune forme de la vie ne se déploie ; un feuillage magique les revêt ; le

services pour lui être utile de quelque façon, hors la politique, suivant ce qu'il daignerait me confier. Il me remercia, mais me répondit qu'il ne voulait pas me déranger. Je lui racontai alors que j'étais tout récemment de retour de la Terre sainte, et le saluant avec beaucoup d'empressement, je lui présentai mon chapelet comme relique du saint sépulcre ; il le reçut avec un sourire, le toucha de ses lèvres, le bénit de sa bénédiction, et me le rendit, me croyant naturellement catholique.

pur cristal de la glace transparente reflète au soleil les teintes de l'arc-en-ciel... Voici des blocs de pierre, des rochers massifs; vous les diriez entassés par la main de l'homme, attristantes ruines de quelque grand paladin, l'orgueil des anciens jours... Plus loin est le palais d'une race de rois puissants; il semble appartenir aujourd'hui au chef d'une nouvelle dynastie... L'aigle d'or y brille... Mais, tel est le sort capricieux des choses humaines : un empire s'élève, comme un nuage à l'horizon : rouge au soleil levant, il répand ses teintes matinales sur une atmosphère électrique; soudain ses teintes s'assombrissent, un orage approche, la foudre éclate, le tonnerre gronde; mais bientôt la tempête se dissipe et tout rentre dans le calme. »

Ces lignes portent la date du 29 décembre 1813. Davy continua sa route par l'Auvergne, dont il visita les volcans éteints. La vue du mont Blanc des hauteurs de Lyon, les bords du Rhône, la Méditerranée, les Alpes, les lacs, les formations géologiques, etc., inspirèrent successivement la muse du poète chimiste. C. F.

J'avais eu l'intention de l'offrir à Sa Sainteté, mais voyant que ses lèvres y avaient touché, et qu'il y avait joint sa bénédiction, cet objet devint plus précieux pour moi, et je le rattachai à mon cou, où il est toujours resté depuis. Le pontife me fit quelques questions importantes sur l'état des chrétiens à Jérusalem, m'entretint de la défaite de l'armée française en Russie et de ses espérances sur la prochaine restauration de l'État catholique. Puis, abaissant sa voix : « Nous nous reverrons, dit-il, au revoir ! » et il me donna sa bénédiction paternelle.

Dix-huit mois après cette entrevue, je me trouvai, avec presque toute la population de Rome, à la réception et à la fête de sa rentrée dans la ville éternelle. Ce vénérable évêque fut porté sur les épaules des artistes les plus renommés, à la tête desquels on vit le grand sculpteur Canova. Jamais je n'oublierai l'enthousiasme de cette réception... et je crois encore avoir dans les yeux et dans l'âme l'émotion de ce grand spectacle. Au moment où il donna sa bénédiction au peuple, il y eut une prostration générale, et des marques d'une émotion profonde; on apercevait même des larmes, on entendait même des sanglots, comme si les cœurs trop remplis avaient éclaté.

Partout autour de moi, les mots : « Le saint-père, le très-saint-père ! sa restauration est l'œuvre de Dieu, » se faisaient entendre ; les vieillards pleuraient comme des enfants. Je serrai mon chapelet contre ma poitrine, et je le touchai de mes lèvres, là où le pontife l'avait déjà embrassé. Je conserve donc ce chapelet avec le sentiment d'une vénération extrême, comme souvenir d'un homme saint, ferme, doux et bienfaisant, qui fait honneur à son Église et à la nature humaine. Non-seulement cet objet a eu une certaine influence sur mon esprit, mais il a encore été pour moi d'une utilité réelle en me préservant une fois contre les attaques des brigands, un jour que je traversais les Apennins. Bien souvent, j'ai fait plaisir aux paysans d'Apulie et des Calabres, en leur permettant de déposer un baiser sur ce chapelet qui venait du saint sépulcre, et qui avait été sanctifié par le toucher des lèvres et la bénédiction du pontife.

— Vous me permettrez de remarquer, fit Onuphrio, que ce que vous venez de nous dire sur les services que cet objet a pu vous rendre dans une rencontre de brigands rappelle un peu les fraudes pieuses. Si les brigands vous ont respecté pour un chapelet béni, vous le devez évidemment à

leur crédulité et non à la vertu de la relique. Ceci me rappelle une invention assez ingénieuse d'un savant géologue contemporain. Il était sur l'Etna, fort occupé à rassembler une collection des différentes laves formées par le courant igné de cette montagne ; et les paysans lui étaient souvent fort désagréables, car ils supposaient qu'il cherchait des trésors. L'idée lui vint un jour de leur adresser l'allocution suivante : « J'ai fait *le vœu*, mes chers frères, d'emporter avec moi des morceaux de chaque sorte de pierres existant sur cette montagne ; laissez-moi, je vous prie, faire mon devoir tranquillement, afin que je puisse recevoir l'absolution de mes péchés. » Ces paroles produisirent leur effet ; les paysans se mirent à crier : Voilà un saint homme, un vrai saint ! et ils lui donnèrent toute l'assistance qu'ils purent pour l'aider à emporter tous les échantillons que son ambition de géologue convoitait. Par ce stratagème, il put faire sa collection en sûreté complète, et d'une façon très-agréable.

— Je n'admets pas la fraude pieuse, répondit l'Inconnu, même dans le but de faire avancer la science. Mon chapelet n'éveille chez les autres qu'un sentiment de piété respectable, et quant à moi je continue de le porter en souvenir d'un

homme juste et éprouvé, étant d'ailleurs chrétien moi-même, et convaincu que le véritable christianisme est resté jusqu'ici la meilleure forme religieuse.

— Avez-vous toujours été en sûreté dans vos nombreux voyages? lui demanda Ambrosio.

— Oui; toujours, répondit-il. Je dois en partie cette sûreté, comme j'ai déjà dit, à mon chapelet, et en partie à mon costume et à mon habitude de parler alors les dialectes du peuple; j'ai toujours eu avec moi un paysan à qui j'avais l'habitude de confier le peu d'argent qu'il me fallait pour mes dépenses de chaque jour. Mon petit bagage n'était guère que celui qu'un philosophe cynique de la Grèce ancienne aurait pu porter avec lui; enfin, dans les circonstances où je ne pouvais aller à pied, je faisais mes arrangements avec un voiturier du pays possédant un mulet et une caratelle.

L'Inconnu parlait encore lorsque le soleil, à demi descendu sous l'horizon, illumina la nature de ses derniers rayons écarlates. Le temple de Neptune se montra une dernière fois resplendissant du rayonnement de l'astre du jour. On vint nous dire que nos chevaux nous attendaient, et

qu'il était temps de partir pour notre demeure à Eboli. Je demandai à l'Inconnu de nous accompagner, et de nous faire le plaisir d'accepter une place dans notre voiture. Il s'y refusa, en objectant qu'on lui avait préparé un lit dans le voisinage pour passer la nuit, et que le lendemain il partait pour un voyage scientifique en Calabre, dans l'intention de visiter le théâtre du terrible tremblement de terre de 1783. Je lui présentai ma main, il la serra avec effusion, en me souhaitant une heureuse santé et en me disant au revoir.
